Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 56

Artikel: Un peu de morale Wagnérienne : réponse à un récent article
Autor: Beaujour, Edmond
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029807

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Troisième Année N° 56 1er Juin 1904.

Abonnement Suisse: Un an. Fr. 6.—

LA MUSIQUE EN SUISSE

Abonnement Etranger: Un an. Fr. 7.—

ORGANE DE LA SUISSE FRANÇAISE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

RÉDACTEURS EN CHEF: E. JAQUES-DALCROZE et H. MARTEAU GENÈVE.

ÉDITEURS-ADMINISTRATEURS: SÄUBERLIN & PFEIFFER, IMPRIMEURS VEVEY

Un peu de morale Wagnérienne.

Réponse à un récent article.

(L'article ci-dessous a été écrit en février par notre collaborateur. Un concours imprévu de circonstances, l'a empêché de nous l'adresser plus tôt.)

Dans un article publié par la *Semaine Littéraire* du 13 février,* M. Daubresse, parlant du juste principe qu'en art, seules sont vraiment fortes les œuvres qui mettent l'art au service de la morale, — M. Daubresse, dis-je, s'efforce de montrer de quelle morale très haute sont inspirées les œuvres de Chausson et de Vincent d'Indy. Et il espère ainsi accroître et accélérer le succès de ces œuvres-là.

Ce en quoi il a été excellent.

Mais là ne s'est pas borné l'effort si louable de M. Daubresse. Constatant qu'à côté du succès des œuvres de ces nouveaux venus, subsiste, et toujours beaucoup plus considérable, celui des œuvres de Wagner, il a tenu à examiner à son tour, une bonne fois, ces dernières.

Et c'est au seul point de vue moral, et dans un but de comparaison qu'il l'a fait.

Or, ce qu'il a trouvé, c'est que la morale — ou plutôt l'absence de morale — des œuvres de Wagner est telle, dit-il, « qu'elle devait nécessairement provoquer une réaction, celle-là même qui s'est effectivement produite. » Et il a tenu à relever cette dernière en tant que telle.

Ce en quoi il a été très misérable.

Non point parce qu'en élevant les uns, il en rabaissait un autre. Si cruel et surtout d'une cruauté si inutile, qu'on risque paraître, en procédant aux deux opérations ; il y a certes des cas où la simultanéité de l'une et de l'autre se justifie. Seulement, il faut alors qu'elles soient corrolaires, et que, de plus, elles soient, l'une et l'autre, justes en soi.

Et ce en quoi il a été misérable, ce n'est point d'avoir tendu à s'abaisser, au profit de Chausson et de Vincent d'Indy, et encombrant Wagner, que, de bonne foi, il trouve immoral, — ce n'est que dans la qualité des arguments sur lesquels il a étagé sa thèse — de l'immoralité wagnérienne.

Je suis fort loin, moi-même, de trouver sans défauts Wagner et la morale de ses œuvres ; mais j'estime si fausse la manière en laquelle M. Daubresse expose et apprécie certaines scènes que je ne résiste pas au besoin de chercher à le réfuter, et de montrer même que ses citations vont à fin contraire de celle qu'il poursuit.

* *La nouvelle morale de l'école musicale française*, par M. Daubresse.

Pour simplifier, je le suivrai pas à pas dans ses raisonnements, et, comme c'est dans le domaine de la morale qu'il raisonne, j'opposerai à ses conclusions qui me paraissent à moi, provenir, diverses et catégoriques, de la conscience.

* * *

M. Daubresse a voulu rechercher « quels effets *moraux* avait pu exercer l'art lyrique en cette dernière période du siècle qui vient de marquer l'apogée du règne de Wagner ».

Au point de vue moral, « le seul auquel nous nous plaçons, « que valent, se demande-t-il, les drames wagnériens ? »

Et il se répond : « Ils mettent en scène des personnages dont les meilleurs sont insconscients (Parsipol, Siegfried) »

D'abord, pourquoi renverser l'ordre chronologique de ces deux personnages ? Est-ce pour établir entre eux une gradation d'inconscience ?

Puis, que veut-il dire en se servant de ce mot d'inconscients, qu'il emploie ici sous réserves et dans son sens absolu ?

Serait-ce qu'à aucun des moments où ils agissent devant nos yeux, ni Siegfried, ni Parsipol ne seraient jamais effectivement vertueux, qu'ils n'auraient *jamais conscience* du caractère de leurs actes ? Et qu'ils n'accompliraient ceux-ci qu'en vertu d'une simple fatalité, par hasard bonne, — et non en vertu d'une obéissance libre à des lois morales du caractère desquelles ils *devraient* tout comme nous, avoir conscience ?

C'est bien là, en effet, ce que veut dire M. Daubresse par ce mot *d'inconscients*, qui, s'il était juste, impliquerait non l'immoralité, mais la moralité des deux héros précités. Mais ce mot... est-il juste ?

Sans doute, *au début* de l'action, Siegfried et Parsipol sont, en effet, *inconscients de certaines* de leurs qualités, de leurs plus belles, peut-être ; mais, en eux, tout ne tend-il pas à l'acquisition des connaissances qui leurs manquent, autrement dit, tout ne tend-il pas en eux *à la conscience ?* Et ne les voit-on pas faire, afin d'y arriver, le dur, le douloureux effort de l'expérience ? Et n'y arrivent-ils pas à la *conscience ?* Parsipol, *der reine Thor*, « le pur inconscient, » ne devient-il pas *durch Mitleid wissend*, c'est-à-dire « sachant, *conscient* par la pitié ? » Et n'est-il pas *conscient* lorsqu'il opère la rédemptlon de Kemdry et celle d'Amfortas ? Et ce spectacle n'est-il pas, autant que poignant et dramatique, d'une haute et indéniable moralité ? — Alors ?

* * *

« Les autres (personnages) sont, presque tous, cupides, rusés, menteurs, dissolus, parjures et leurs actes sont en rapport avec leur caractère. »

Presque tous ? — Oh !... oh !

Et *ne* sont-ils *que* cela ? — Oh !... oh !

Et cela même fût-il exact, les œuvres qui les mettent en scène seraient-elles, *de ce fait*, immorales ? Alors que ne le seraient point — ou resteraient même ce qu'on les estime être, c'est-à-dire morales, — celles d'autres génies du théâtre, et, sans parler des antiques celles de Shakespeare, de Gœthe, de Victor Hugo ? De nombreux personnages de ces dernières ne sont-ils pas, eux aussi, cupides, rusés, menteurs, dissolus et parjures ? Qu'est-ce qui fait la moralité ou l'immoralité d'une pièce ? Est-ce le sujet ou est-ce la manière dont il est traité ? le sujet ou l'aspect sous lequel il est présenté ?

Or, en l'espèce, Wagner cherche-t-il à nous présenter comme innocents des êtres que nous autres, qui sommes (ou serions) moraux, jugeons coupables ? Ne nous les montre-t-il pas au contraire, malheureux *par* leurs fautes, malheureux *de* leurs fautes, poursuivant ardemment la réparation, le rachat, l'expiation de ces fautes ? ou punis de leurs crimes ou de leur absence de repentir ?

* * *

Passant à des exemples, M. Daubresse aborde l'épisode de l'union de Siegmund et Sieglinde. Sommairement, il le définit « un inceste compliqué d'adultère ». Et

il ajoute que, grâce à la musique, « ni les spectateurs, ni les spectatrices ne s'aperçoivent (dans la déclaration d'amour), qu'ils acceptent une monstruosité. » Ah bah !

Je crois, certes, au pouvoir de la musique, mais non, à la supériorité de sa puissance sur celle de la conscience, et j'incline à croire que si les spectateurs acceptent, ce qui est en effet le cas — cette union, c'est qu'ils ont bien quelques bonnes raisons d'y voir autre chose qu'un inceste compliqué d'adultère.

L'adultère, d'abord Sieglinde est-elle vraiment, au point de vue moral, *l'épouse* de Hunding (et non de Hagen, comme le dit par erreur M Daubresse) ? Nullement, elle est sa serve, sa proie de guerre, et elle l'a toujours méprisé et haï. L'occasion s'offre à elle de le fuir en compagnie d'un homme qu'elle aime, qui l'aime et qui la délivre. Y a-t-il là, de la part de l'un ou de l'autre, ce qui s'appelle un adultère ? Et le même fait, transporté dans les temps contemporains, serait-il un adultère ?

L'inceste, ensuite. Au moment où ils s'éprennent l'un de l'autre, Siegmund et Sieglinde ignorent les liens de frère et sœur qui les unissent. Il y a si longtemps que la vie les a séparés qu'ils ne se reconnaissent plus. Ils se sentent simplement, tous deux, d'une race supérieure à celle des brutes qui les entourent, et leur parenté ne se révèle qu'au moment où déjà l'élan de leur passion est tout à fait irrésistible. De plus, ce que couronne et conserve leur union, c'est non pas une vulgaire sensualité, mais un mutuel et magnifique dévouement.

Du reste, en des temps très *primitifs*, une union entre frère et sœur n'avait point le caractère qu'à juste titre elle revêtirait de nos jours ; elle n'était même pas rare (témoin la Genèse).

C'est donc payer les gens de mots que de leur dire que Wagner leur fait avaler, sans qu'ils s'en aperçoivent, « un inceste compliqué d'adultère », sans compter que ce n'est pas des plus flatteurs pour le discernement, et pour la délicatesse de conscience de ceux à qui on s'adresse ! Et sans compter enfin que Wagner n'a point créé ces sujets-là, mais les a simplement pensés, tels quels, dans le trésor réputé moral des vieilles légendes populaires !

* * *

Un peu plus loin, M. Daubresse écrit que les personnages wagnériens tendent à prouver, « par le fait aggravé de musique, que la passion est souveraine ; la leur, dit-il, est effrénée. »

Effrénée ! Mais d'autres et j'en suis, estiment plus simplement ces passions-là intenses, profondes, sublimes, inouïes ; nos épithètes sont des éloges, celle de M. Daubresse est un blâme. Toutes ne sont que des appréciations, non des définitions.

* * *

Plus loin, parlant du réveil de Brunehilde : « A peine revenue à la lumière, dit-il, « celle-ci clame une passion furieuse. » Ah mais, pardon ! Cela ne va pas tout à fait aussi vite que cela.

Il y a auparavant une scène d'une incomparable beauté, où toutes les pudeurs de la vierge se révèlent, défensives, en des accents qui se déroulent au sein des enlacements du leitmotif de la pureté, scène qui valait, peut-être, tout au moins une mention. Et quand, peu à peu, et ensuite d'un processus que comprend très bien le spectateur, la fille de Wotan, la Walkyrie devenue femme se laisse aller à son ardente et légitime sympathie pour le jeune héros, sans peur et sans reproche, qui l'a éveillée, pour ce Siegfried qui est l'incarnation mythique de la jeunesse, de la force et de la vaillance... ce n'est point une passion furieuse qu'elle claire, ce sont les accents d'un immense, mais pur amour qui s'échappent de son cœur.

Enfin, quant à la passion qui a uni Tristan et Yseult, M. Daubresse l'appelle sauvage, tandis que d'autres l'appellent

grandiose ou absolue. Encore une fois, appréciations et non définitions.

Quant à l'idée que M. Daubresse suggère aux spectateurs des drames wagnériens, — d'essayer de se figurer de tels personnages transformés en contemporains, puis de se demander s'ils pourraient les supporter, eux et leurs mœurs, — il paraît ne pas se douter qu'avant lui Wagner la leur a déjà, sans crainte, suggérée également, puisqu'il a toujours affirmé ne vouloir peindre que des êtres et des sujets « *purement humains* », c'est-à-dire vrais dans tous les temps, si non en dehors même du temps. Et si les contemporains sont contraints de ne pas se reconnaître dans les personnages wagnériens, ce n'est tant pis... que pour les contemporains !

* * *

Sur quoi M. Daubresse passe aux œuvres de Chausson et Vincent d'Indy.

Et par les dernières de celles-ci, dit-il, « ils ont amené sur la scène la dignité d'aptitudes que tant d'éperdues pâmoisons avaient fait oublier ; — ils ont rappelé qu'au dessus de la chair s'impose l'esprit ; — en Lancelot et Vita, d'Indy a dépeint deux êtres qui ont accepté leur sacrifice et marchent à la mort pour le salut des autres. »

Tout cela est, sans conteste, admirable. Mais ce n'est pas seulement pour en relever, en soi, la beauté morale, que M. Daubresse le cite ; c'est pour l'opposer à celle de l'ensemble des œuvres et surtout des héros de Wagner, qui, eux, ne sauraient pas ce que c'est que l'acceptation du sacrifice, le dévouement, la passion du salut des autres. C'est-à-dire que, pour lui, à ce point de vue, Senta, Elisabeth, Wolfram, Lohengrin, Elsa, Brunehilde, Parsifol... n'existent pas !

* * *

Sur ce parallèle, et sans rabaisser Lorien, — au contraire, — Chausson et Vincent d'Indy, je conclus.

A mon sens, l'article de M. Daubresse ne prouve qu'une chose, c'est qu'il y a encore, — comme sans doute il y aura toujours — des gens qni parlent d'un sujet sans l'avoir approfondi. Et j'incline à croire que, même après l'article de M. Daubresse, il restera bien de Wagner, de ses œuvres et de leur morale, quelques morceaux debout.

Mais ce n'est point pour les consolider que j'ai écrit le mien. Ils n'ont nul besoin d'obscurs champions tels que moi, ni même, dès à présent, d'aucuns champions.

Mon unique but, à moi, a été de ternir, si possible, quelque peu la vérité, que M. Daubresse m'a paru avoir de son côté, et de très bonne foi, du reste, desservie.

A mes lecteurs de décider si, à leur égard, j'ai réussi.

Edmond Beaujour.

Franz Liszt

Coup d'œil sur sa vie et ses œuvres
par
H. Kling, Professeur au Conservatoire de Genève.

(Suite)

Le second jour, plus spécialement religieux, se célèbre dans l'intérieur du temple de St-Pierre. Ce temple fut jusqu'au mois d'août 1535, époque à laquelle le ministre Farel y prêcha pour la première fois la réforme, l'église cathédrale dédiée au prince des apôtres ; ainsi par l'une de ces péripéties qui abondent dans le drame humanitaire, dont l'unité appréciable à Dieu seul, ne nous sera revélée que lorsque le dernier homme en aura prononcé la dernière parole, le fondateur de la papauté, le grand pêcheur d'hommes, préside aujourd'hui les fêtes et les assemblées de ceux-là même qui arrachèrent à ses successeurs la plus large part de son héritage et ébranlèrent jusqu'en ses fondements le vaste édifice catholique auquel Pierre servit de première *pierre. Tu est Petrus et super hanc petram aedificabo*